

HANNAH ARENDT, *L'homme est-il devenu superflu?* Françoise Collin, Paris, Éd. Odile Jacob, 1999.

Alain Roy

Volume 11, Number 2, Spring 2001

L'Europe, le laboratoire d'idées du XXI^e siècle?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/801188ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/801188ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (print)

1920-2954 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2001). Review of [HANNAH ARENDT, *L'homme est-il devenu superflu?* Françoise Collin, Paris, Éd. Odile Jacob, 1999.] *Horizons philosophiques*, 11(2), 152–153. <https://doi.org/10.7202/801188ar>

COMPTES RENDUS

HANNAH ARENDT – *L'homme est-il devenu superflu?* Françoise Collin, Paris, Éd. Odile Jacob, 1999.

Tout au long de sept chapitres disparates, Françoise Collin nous donne une relecture de l'œuvre de Hannah Arendt, l'un des grands penseurs du XX^e siècle. D'Arendt, on peut affirmer sans se tromper qu'elle appartient à ces oiseaux rares qui mettent leur érudition au service d'une réflexion profonde. Et quelle érudition! Au confluent des pensées gréco-romaine, judéo-chrétienne et allemande, l'œuvre d'Arendt pose les problèmes angoissants de notre triste époque. Comment rendre compte de l'horreur du génocide hitlérien?

Devant la complexité de l'horreur contemporaine, Arendt s'attelle à la tâche de reconsidérer la philosophie moderne, telle qu'elle s'oriente depuis les Lumières. Cette nouvelle façon de considérer les présupposés d'un passé tout récent l'amène à inscrire l'horreur du génocide dans le sens des motifs, inavoués et inavouables, des Lumières. Un tel souci de dirigisme absolument éclairé ne pouvait pas aller sans ses bavures impertinentes.

D'où l'intérêt qu'Arendt accorde non seulement à Eichmann, ce fonctionnaire comme il s'en fait toujours à la douzaine, borné et hyper-efficace, mais aussi à un monde réel qui en est la macabre contrepartie, celui de gestes standardisés, que leurs auteurs répètent inlassablement en vue d'obvier au jugement, en l'abstention duquel consiste le nouvel équilibre psychologique qu'on offre en pâture à nos *workaholics* terrassés par le *burn-out*.

C'est pourquoi, afin de réhabiliter l'espoir, Arendt accorde tant d'attention à la distinction entre le mode de l'agir et celui du faire. Agir, ce serait, à l'instar des citoyens athéniens, délibérer en vue d'une décision partagée, et donc imprévisible. À l'inverse, plutôt que d'agir, on serait dans le mode du faire quand on réalise quelque chose de prévisible. Par contre, pour que sa délibération commune ne s'effondre pas dans l'apathie, il importe que le peuple reconnaisse une source de légitimité qui le dépasse. Cette source, c'est l'autorité dont se prévaut une tradition reconnue par tous. Ainsi envisagée, l'autorité n'est plus force qui accable, mais parole remémorée qui non seulement rend libre, mais permet de plus l'exercice du jugement.

Réhabiliter l'autorité de la sorte, c'est la défendre contre ceux qui, au nom des forces obscures de la nature ou de l'histoire, l'ont dénoncée en l'assimilant à l'oppression pure et simple.

Dans son livre, Françoise Collin aborde ces aspects de la pensée d'Arendt. Aussi insiste-t-elle sur le projet qu'il y a, chez Arendt, de redonner un fondement nouveau à la politique du XX^e siècle. Vaste programme, ne nécessitant rien de moins qu'une nouvelle sortie d'Égypte! Mais qu'est-ce que le livre de Madame Collin apporte à la réalisation de ce programme? Des superfluités.

Donnons un exemple de ces superfluités ennuyeuses. À chacune des thèses qu'elle reconnaît être majeures dans la pensée d'Arendt, Madame Collin s'efforce de redonner une touche de nuance. Par exemple, s'arrêtant à la distinction tranchée entre l'action imprévisible et la fabrication prévisible, elle ajoute une série d'exceptions, dont tout dialecticien astucieux peut allonger la liste *ad nauseam*. Plutôt que d'approfondir le sens de cette distinction, l'auteur en profite pour jeter pêle-mêle une série de «sauf que...» qui ne riment à rien, sinon à se targuer de faire partie des esprits «nuancés».

D'abord, que reprocher à ce livre? De ne s'adresser à personne d'autre qu'aux semblables de Françoise Collin, qui sont des prétendus spécialistes de la philosophie. Pourtant, son ouvrage ne s'adresse même pas à eux, dans la mesure où un connaisseur n'a intérêt à consulter un tel ouvrage que pour y constater une réflexion personnelle et soutenue, qui invite à une lecture plus assidue de l'oeuvre originale. Mais on se demande ce que retire un lecteur, fût-il bien intentionné, du livre de Madame Collin.

Ce qui s'en dégage, ce sont des façons de parler volontairement hermétiques qui, discréditant toute philosophie, ne rendent surtout pas justice à la prose limpide d'Hannah Arendt. Émaillant sans cesse son commentaire d'allusions nécessairement sommaires et péremptoires à toute une brochette d'auteurs qu'elle affectionne, Madame Collin ne fait la lumière ni sur eux, ni sur Arendt. Tout y passe pour s'y perdre, comme dans un tamis : Aristote, Platon, Kant, Hegel, Heidegger, Levinas, Freud et consorts. C'est, somme toute, la malencontreuse bavure qu'on rencontre si souvent. À défaut de connaître son auteure, et de faire partager en termes clairs sa passion à la connaître, on se condamne à ressasser une histoire grandiloquente du monde philosophique, pour aboutir à une vaste pétition de principe qui aveugle. Ce qui ressort de ce fatras, c'est une inhabileté foncière à communiquer une pensée: ici comme ailleurs, le jargon est signe de supercherie. Aussi avons-nous droit, grâce aux bons soins de Madame Collin, à un «résidu cryptogamique», censé expliquer, dans son emphase risible, ce qu'est la métaphore. Dans son cinquième chapitre, où se complète dans une logorrhée titanesque la trinité «diachronie/synchronie/anachronie», Françoise Collin réussit à écoeurer son recenseur à jamais. Un autre exemple de ces salmigondis : «(...) la naissance s'inscrit d'emblée dans la pluralité dont elle est constitutive et où elle introduit une dimension indépassable d'hétérogénéité». (p. 201). Et tout cela pour dire que chacun sort du ventre de sa mère!

Mieux vaut donc se morfondre un peu, pour autant que cela en vaille la peine, de ce que Françoise Collin, intellectuelle trop représentative de sa caste, joigne l'exemple au précepte d'une pensée qu'accrédite un nouvel ON, celui d'une parole superflue qui, parce que bardée de diplômes, manifeste par trop son corporatisme. C'est à n'y rien comprendre. Si, comme l'affirme Arendt, «penser, c'est "dégeler" les mots, leur prêter chaleur et sens dans un nouveau contexte, leur redonner naissance» (p. 239), il importe alors, quand on donne naissance à un avorton, de se taire. Surtout quand on prétend rendre hommage à un géant.

Alain Roy
Département de philosophie
Collège de Saint-Hyacinthe